

24 heures au refuge de Gennevilliers

Le refuge de la SPA à Gennevilliers est le plus important de France. Christian Charrière nous fait plonger dans de monde de la détresse animale et... humaine. Un témoignage bouleversant.

A Gennevilliers, au pied de la gare toute neuve du RER et entouré de bâtiments industriels monotones s'ouvre un périmètre de passions, de tourments et d'amour où l'humanité expose, avec une franchise terrible, ses vices et ses vertus. Le refuge Grammont de la SPA — ainsi nommé en mémoire du député qui fit voter en 1850, avec la coopération de Victor Hugo, la première loi sur la protection animale — est le seul asile de ce type dans l'immense agglomération parisienne, l'unique hospice désintéressé pour les animaux vagabonds, les bêtes perdues, tous les chiens et les chats que l'indifférence, la dureté de cœur ont lâchés dans les rues de la métropole.

« Il faudrait un refuge par département, soupire Odette Kouchniroff. Nous devrions être l'asile animal des Hauts-de-Seine et nous voici avec la plus grande partie de l'Ile-de-France sur le dos, soit 8 millions d'habitants. Dès lors, nous ployons. » Secrétaire générale de la SPA,

Odette Kouchniroff, d'origine russo-polonaise, a renoncé à son métier de secrétaire de direction bilingue pour servir son idéal. Pourquoi ? « Parce que je suis tombée amoureuse des chats », ronronne cette belle femme en lissant d'invisibles moustaches. Puis son regard s'embue de tristesse : chez la plupart des militants de la cause animale s'observe cette émotion sous-jacente, comme s'ils vivaient toujours au bord des larmes.

C'est qu'au refuge de Gennevilliers dont ils auraient voulu faire un paradis, ou au moins un sanctuaire de sécurité, ils gèrent la détresse, le malheur constant d'une animalité traitée en objet, en matériel d'appartement, avec l'aggravation que des conditions économiques impitoyables provoquent de plus en plus : l'abandon lâche, au coin d'une rue, dans un quartier désert, ou en rase campagne, à la lisière d'un bois, avec la voiture honteuse qui s'éloigne, est un sport de plus en plus pratiqué de nos jours, surtout quand l'été invite au départ les grandes foules machinales.



« Je deviens méfiante envers les humains », avoue Odette Kouchniroff. Et de citer les chiens de 15 ou 16 ans d'âge abandonnés par leur maître, les chats adoptés chatons puis rapportés trois mois plus tard sous prétexte qu'il est moins « joli » que le précédent et, surtout, ce qui la scandalise, les animaux qu'on amène en les déclarant trouvés dans la rue et qui se collent à la jambe de leur prétendu « découvreur », attestant qu'il y a plusieurs années de vie commune derrière ces deux-là. Et enfin, le pire de tout : les parents

qui chargent l'enfant de venir abandonner au refuge l'animal, d'assumer la honte d'une trahison qui le poursuivra toute sa vie, traumatisme puissant révélé par les larmes du jeune maître furtif qui s'enfuit les yeux dans le mouchoir.

Résultat ? La surconcentration animale. Des cages prévues pour trois chiens en contiennent six ou sept d'espèce différente, avec tout le trouble et

les combats mortels causés par l'infamie promiscuité. « Mais qu'est-ce qui se passe donc chez les Roumils ? » s'étonne Saïd, un

Une infernale promiscuité.

garçon de chenil qui fut berger en Kabylie et que je vois déposant dans une cage le corps d'un berger allemand endormi pour lui tatouer l'oreille. Selon cet homme de cinquante ans, à la blanche chevelure qui semble perruque de juge anglais, il y a, dans

la société française, un net refroidissement de la relation avec l'animal : les abandons augmentent, les adoptions diminuent. « Regardez, me dit-il, en désignant le quartier des abandons, il n'y a personne pour venir en chercher un. »

En effet, le quartier — on parle ici de quartier comme en caserne ou en prison — est désert ce matin-là. Les bêtes, un instant intéressées par ma présence, agitées même par l'inconnu qui passait, se sont tues, derechef vautrées sur le ciment de leur enclos à

la manière d'une vache dans la canicule. Dans cette allée qui sépare deux bâtiments et où une trentaine de cages bondées se font face, se respire, se touche même — ô mystère, comme si le sentiment animal était une substance — l'abattement de cette population canine. Seuls ceux qui ont vécu une grave rupture, un deuil amoureux, le départ d'un être adoré, peuvent comprendre ce qu'éprouvent ces animaux jetés par leur commensal humain.

Soudain, des pas vifs se font entendre au détour de l'allée. Plusieurs centaines d'oreilles se lèvent — du moins si Dame Nature leur a autorisé ce mouvement d'aguet — les corps se crispent, les yeux regardent, regardent. Qui va là ?

Trois jeunes filles, trois sœurs se hâtent de cage en cage, à la recherche du chien de leur vie. Les parents leur ont payé un appartement à Suresnes : il leur faut une bête pour garder le foyer et épouvanter les mecs qui leur chercheraient noise. Sabine, la plus âgée et dont les yeux brillent de malice, hésite entre un husky et un boxer, ce dernier finissant par emporter la décision. Pourquoi ? Parce que son pelage est de la même teinte feuille morte que la moquette du living ? Elle éclate de rire : « Non, c'est parce que je le sens bien. Je l'aime déjà ! »

Je regarde Rusty — c'est le nom du boxer — dont le visage et la lippe sont une combinai-

La tournée terrible parmi les animaux en rade.



D. BAUX

son des physionomies de Joseph Poli et de Lucien Bodard. Pour ma part, j'eusse plutôt choisi, dans la cage voisine, un cocker dont le regard exprime moins la tristesse que le chagrin immense : il y a, dans l'enclos des abandons, des regards de chien d'une intensité incroyable, des yeux qui sont des soupiraux sur une peine qui n'a pas de fond et qui est celle-là même de la vie incomprise et trahie, du cœur profané.

A l'intérieur du bâtiment, Saïd me montre, à l'entrée de chaque cage, la fiche jaune rédigée pour l'animal abandonné et où le propriétaire précédent a consigné, avec le nom de la bête, les principales critiques ayant motivé la séparation. On croirait un jugement de divorce : le chien est ci et ça, il n'aime pas les enfants, il est turbulent, il hurle toute la journée quand on le laisse seul — ce dernier motif apparaissant souvent dans ces actes d'accusation. A l'évidence les maîtres indignes, voulant se donner bonne conscience, chargent et noircissent le pauvre animal, oubliant que par là même ils risquent de dégoûter l'éventuel acquéreur.

Sur la porte des cages, d'autres fiches restent vierges, portant uniquement le nom du

chien et quelques indications apposées par l'un des quatre vétérinaires du refuge. « Ce sont les bêtes abandonnées la nuit, explique

Pour adopter

Se présenter au refuge muni d'une pièce d'identité et d'un justificatif de domicile récent. Une participation de 330 à 380 F pour les chats et de 400 à 800 F pour les chiens est demandée pour chaque animal adopté. Chacun d'entre eux est vacciné, tatoué et bénéficie de 15 jours de soins gratuits après adoption. Les chats et chattes sont stérilisés (stérilisation gratuite des chiens et chiennes sur rendez-vous).

Refuge de Gennevilliers : 30, avenue du Pont Saint-Denis. Tél. : 47.98.57.40. (RER C, station Gennevilliers ; bus 138, 166, 178).

Ouvert du lundi au samedi de 9 h à 12 h et de 13 h à 16 h 30 ; dimanche et jours fériés de 9 h 30 à 11 h 30.

Renseignements sur Minitel 36.15 code SPA.



«Les chats regardent le pays mystérieux d'où ils sont venus.»

Vincent Tomatis, un homme jeune et énergique qui est le directeur du refuge et s'est occupé d'enfants handicapés à la fondation Claude-Pompidou, avant d'attacher le char de son destin à la condition animale. Nous nous efforçons d'être ouvert tout le temps pour accueillir les chiens et les chats lâchés par leurs maîtres. Mais la nuit, nous ne sommes pas en mesure d'interroger les visiteurs.»

Mais il y a autre chose qui est son épine, son Golgotha : le refuge est trop petit pour l'immensité de la région dont il est l'unique structure d'accueil valable. Aussi, quand la bête ne trouve pas d'acquéreur, quand elle végète dans une cage au-delà d'un mois, souvent il n'est pas d'autre solution possible que la petite porte éternelle qui conduit au paradis d'Anubis.

Tous les matins, accompagné par le docteur Doucet qui est le vétérinaire en chef du refuge, il fait sa tournée terrible parmi les chiens et les chats en rade, désignant, en accord avec le thérapeute attristé, la dizaine de bêtes à expédier. Par pudeur on ne dit pas tuer ou abattre mais : euthanasier, mot qui rend compte au moins de la nécessité

déchirante. « Les gens se voilent la face. Moi, je vais au bout de mes convictions. »

Le crève-cœur, c'est pour les chiens perdus, ceux dont on sait qu'il y a quelque part au loin un maître qui souffre et qui viendrait volontiers les chercher s'il savait. Mais voilà, l'article 213 du Code rural qui régleme la fourrière fait obligation à la SPA — qui s'en est imprudemment chargée en 1962 en contradiction apparente avec sa mission de sauvegarde — de mettre à mort les chiens et les chats trouvés errants dans un délai de quatre jours s'ils ne sont pas tatoués et de huit jours s'ils le sont.

En plein été, quand surabondent les chiens vagabonds, en fait abandonnés par leurs maîtres en vacances, la seringue de Dolital — du Penthotal concentré — du docteur Doucet est contrainte, pour faire place aux nouveaux arrivants, de précipiter une cinquantaine de fois sa substance foudroyante dans l'échine des bêtes à évacuer.

« Mais pourquoi, grand Dieu, ne pas les proposer à l'adoption, plutôt que de les tuer ? » Parce que la loi l'interdit qui stipule que les animaux ramassés par la fourrière ne peuvent être rendus qu'à leur propriétaire et à lui seul. Aussi l'angoisse est grande quand des véhicules de la gendarmerie ou de poli-

ce municipale débarquent ces animaux sans tatouage, ces « chiens perdus sans collier » pour reprendre le titre du roman célèbre de Cesbron. Ceux-là ont fort peu de chance d'échapper à la piqûre anéantisante. A moins que...

A moins que le service de recherche qui occupe huit personnes à plein temps dans le centre vital — le cerveau — du refuge ne parvienne, en consultant son énorme fichier, à identifier le maître. Le bonheur est presque sûr pour les propriétaires d'ani-

maux qui ont pris soin de tatouer l'oreille ou d'inclure un numéro de téléphone dans la médaille suspendue au collier. Pourquoi cette précaution qui sauve n'est-elle pas plus souvent accomplie ? Humaine indifférence, coupable négligence !

Au guichet du service des recherches, serrant contre leurs jambes et caressant avec amour un bâtard noiraud, trois jeunes hommes, vêtus et coiffés comme l'étaient les hippies à la fin des sixties, profèrent des exclamations incompréhensibles : des musiciens hongrois qui, séjournant chez l'un d'eux dans le XIV^e arrondissement de Paris, ont laissé filer par la porte ouverte un chien qui voulait aller courir la gueuse. Ce motif — la chasse amoureuse, l'appel du grand rut

Des regards d'une intensité incroyable, un chagrin immense.



«Celui-là, je le sens bien. Je l'aime déjà !»

D. BAUX

— est une des raisons les plus courantes, si j'ose dire, de la fugue animale. Celui-là au moins a pu être sauvé grâce aux précieuses indications affichées dans son oreille qui, en passant par le minitel et la consultation du fichier central canin, ont permis d'identifier son maître magyar aussitôt accouru. Mais pour un qui passe, combien qui trépassent ? «Le risque, c'est l'erreur de nos services, reconnaît Vincent Tomatis. Nous manquons cruellement de personnel. Nos moyens sont si limités que nous ne sommes même pas informatisés au minimum.» Un regard sur le « rangement » du bureau de recherches permet de constater le caractère vétuste d'un fichier qui semble avoir été conçu sous le Second Empire, quand le général comte de Grammont a fondé la SPA.

Mme Bourdin — viennent d'offrir à la SPA et à son refuge de Gennevilliers les moyens nécessaires à l'informatisation du bureau des recherches, promettant ainsi la vie sauve à une infinité d'animaux en vadrouille. Mais le manque de personnel demeure qui, joint à l'exiguïté du refuge par rapport à la population qu'il dessert, met sa structure au bord de l'éclatement.

«Les collectivités locales qui parfois nous mesurent à leur subventions devraient enfin comprendre que nous remplissons une mission d'ordre, de sécurité et de bienfaisance publics», nous dit Vincent Tomatis qui ajoute : «Il y a urgence à agrandir les murs et à

mique représenté par l'Ile-de-France dans l'espace européen.»

A l'entrée, non loin du petit bâtiment en rez-de-chaussée où se situe l'accueil du public, Brahim, le gardien du refuge, un jeune de 23 ans qui prépare une licence

d'anglais à Villetaneuse, essaie d'apaiser une femme sans âge, une géante à tête de granit et aux jambes épaisses qui a exhibé sous son

«Mon chien, je veux mon chien.»

nez, avec des expressions menaçantes, un surin de suffisante ampleur pour faire de belles boutonnières dans la peau humaine. Sous l'emprise de la boisson, elle vacille, évoquant ces quilles de bowling qui, après avoir été frappées, hésitent entre la verticalité et l'horizontalité, ne cessant aussi de gémir : «Mon chien, je veux mon chien.»

Avec de bonnes paroles, Brahim réussit à la pousser vers la sortie où je la découvrirai tout à l'heure, appuyée contre un pilier du pont du RER et pleurant les larmes de son grand corps dont toute féminité apparente s'est envolée. «Une SDF, une sans domicile fixe», explique Brahim, une cliente pour les domaines.» Les domaines — désignation dont nul au refuge ne peut expliquer l'origine étrange — constitue, après les abandons légaux et la fourrière, le troisième quartier et la troisième mission dévolue à ce havre de protection animale.

C'est que les clochards — nommons-les, si vous voulez, les nouveaux pauvres — possèdent souvent des chiens avec lesquels ils vivent en bonne harmonie depuis des années. Et voici que, ramassés en état d'ébriété sur la voie publique, ils sont

Le bonheur est presque sûr pour les animaux tatoués.

conduits à l'hospice de Nanterre et contraints de confier leur animal au refuge de Gennevilliers, lequel s'avise de la présence dans son oreille d'un tatouage qu'il faut contrôler. La plupart du temps, le chien n'est, bien entendu, pas à eux — et tel était le cas de celui de la géante saoule — situation très difficile à résoudre car il existe un lien profond entre l'animal et son maître illégal et vagabond.

Ne dirait-on pas que la fragilité de l'un, sa vie irrégulière, sa cloche de bois perpétuelle engendrent un redoublement d'amour de l'autre, comme si les animaux familiers étaient donnés à l'homme pour combler, vaillamment, le manque immense qu'il porte au cœur ?

Les «domaines» représentent, au sein du refuge, le carrefour où se rejoignent toutes les misères de la société, chiens et chats placés en attente et en souffrance jusqu'à ce que leurs maîtres incarcérés ou hospitalisés puissent venir les récupérer. Les expulsions à

la fin de l'hiver sont aussi une grande source de détresse animale : les familles expulsées sont contraintes de loger dans des hôtels qui, le plus souvent, n'acceptent pas la présence des chiens, s'ils tolèrent parfois celle



D. BAUX

des chats, aussi la créature est conduite au refuge pour y solliciter un hébergement que la sur-concentration canine rend de plus en plus aléatoire.

Les domaines constituent un asile provisoire qui ne saurait se prolonger sans dommage

Mission d'ordre, de sécurité et de bienfaisance.

pour la santé de l'animal. Au bout d'un mois, l'enfermement, la promiscuité, l'absence angoissante de son maître suscite chez le chien un désespoir qui affaiblit sa *physis*, provoquant la surrécurrence des maladies et le dépérissement rapide.

Les chats ont une autre attitude. Silencieusement, en regardant ailleurs pour ainsi dire, ils prennent la décision de mourir et

Le refuge en chiffres

- superficie : 7 000 m² ;
- capacité d'hébergement : 500 chiens, 500 chats ;
- 50 salariés dont 4 vétérinaires ;
- frais de fonctionnement : 2 millions de francs par mois. Subvention annuelle des collectivités : 1,7 million de francs par an (75, 92, 93, 94, 95) ;
- animaux abandonnés en 1989 dans les Hauts-de-Seine : 2 402 chiens, 1 195 chats.

cessent de s'alimenter, partant avec noblesse, orientés comme la proue du vaisseau vers un point cardinal dérobé aux regards ordinaires : le pays mystérieux, la nation de fourrure d'où ils sont venus.

«Plus j'étudie les hommes, plus j'aime les chiens», a dit Frédéric II de Prusse à Voltaire. Désormais, il faudra ajouter à cette citation célèbre une phrase prononcée par Colette, non l'illustre écrivain mais une aide-soignante du service de la quarantaine à la chatterie. Employée depuis neuf ans au refuge, elle scrute, pour essayer de deviner leurs désirs, le regard des animaux, réussissant peu à peu à saisir leur langage d'œil. Quand elle rentre chez elle le soir dans les transports en commun, elle découvre parfois avec surprise les mêmes expressions de souffrance et d'appel dans les prunelles des êtres humains : «Plus j'étudie les bêtes, plus je comprends les hommes.»

Christian Charrière

Les chiens mordeurs, souvent victimes de maîtres indignes.



D. BAUX

Y aurait-il dans le ciel un ange canin, un chat ailé analogue à ceux dont Lovecraft peuplait dans «Démons et merveilles» le monde invisible ? De providentiels donateurs — M. et

offrir aux animaux empilés sur le ciment des espaces de verdure. Le refuge, si utile qu'il soit, est archaïque et n'est guère adapté au puissant rôle de développement écono-

